

*Modif. Rindropulato*

XV<sup>e</sup> ANNÉE. — N<sup>o</sup> 341. — 1<sup>er</sup> Avril 1868.

# LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

JOURNAL LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, PROFESSIONNEL

BUREAU D'ABONNEMENT · 64, RUE SAINTE-ANNE, A PARIS

GRAVURE NUMÉRO 872 — PATRON COUPÉ

## AVIS

Les personnes qui recevaient les éditions double et triple du *Moniteur des Modes des Dames et de l'Enfance* continueront à recevoir, jusqu'à la fin de leur abonnement, l'édition bi-mensuelle, paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois, de la *France Élégante*, et, pour compléter le nombre de gravures que recevaient les abonnées à l'édition triple du *Moniteur des Modes*, le numéro du 1<sup>er</sup> contiendra, pour celles-ci seulement, une gravure supplémentaire.

## COURRIER DES DAMES

AMAI<sup>S</sup> on n'aura vu plus de toilettes pomponnées et enrubannées.

Toutes les robes de printemps sont taillées dans le style Louis XVI; de même que certaines robes rappellent l'époque où régnait M<sup>me</sup> de Maintenon; aussi nous devons nous attendre à voir de nouveau régner la guipure.

La maison Despaigne prépare de fort gracieuses nouveautés en confections et robes.

Cette maison, dans laquelle se trouve à la fois ateliers de couture et ces beaux magasins de soieries dits aux Fabriques lyonnaises, vient de recevoir un immense assortiment de nouveautés de printemps, parmi lesquelles je citerai les taffetas changeants dits Haïtiens; puis des changeants à rayures et des pelines caméléon et scarabée.

29.9.941

M. Despaigne dirige lui-même la composition des toilettes confectionnées dans ses ateliers.

Il y a dans les moindres détails de ces chiffonnages un esprit fin et érudit, qui en fait de ravissantes merveilles, des toilettes-type, d'un style original de la plus fraîche nouveauté et d'une distinction parfaite.

Avoir une robe signée Despaigne, c'est, de nos jours, une vraie bonne fortune.

Les commandes adressées à cette maison tombent en pluie comme les violettes dans les bois ; aussi faut-il se presser de les faire pour que la robe soit exécutée promptement.

Avec une toilette de la maison Despaigne, il faut un corset bien coupé, modelant la taille élégamment, sans surtout nuire à la santé par le froissement de la poitrine ou de l'estomac ; à pouvoir recommander avec certitude d'être utile à mes lectrices. Le corset Josselin est celui qui toujours se rappelle à mon souvenir, autant par sa forme délicieusement bien comprise, que par la perfection de son travail.

Le corset zéphyr, tout en tulle, qui, à la dernière exposition, obtint une médaille d'honneur, vient cet hiver d'avoir un succès réel et mérité.

Quoi de plus charmant, en effet, avec une toilette de bal.

Charmant au point de vue du peu de place qu'il tient, aussi bien que par rapport à la légèreté de son tissu, simple prétexte à passer les baleines nécessaires.

Le corset zéphyr est le résumé parfait de tout ce qui, en ce genre, fut fait jusqu'à ce jour, car, au bal comme dans une chaude saison, ne révéton pas tout ce qu'il y a de plus léger, et le coutil, la moire ou le satin sont certes d'un usage préférable dans les autres saisons pour toilettes de ville.

Les modèles en satin sont ceux dont M<sup>me</sup> Josselin a reçu les plus nombreuses commandes, surtout en satin avec gousset de point d'Angleterre ou de guipure ; corset d'une exquise coquetterie, créé aussi par M<sup>me</sup> Josselin, dont le goût distingué se prête aux innovations les plus charmantes.

Puisque nous préparons un printemps tout en fête par les jolies femmes qui doivent rivaliser d'élégance, n'oublions pas les fleurs qui certes, plus que toute autre chose, doivent nous prêter leur prestige.

Je suis vraiment émerveillée par les ravissantes montures de fleurs qui m'ont été présentées dans la maison Batiste et C<sup>e</sup>.

Il y a de mignons poufs jardinière tout nouveaux, composés uniquement de fleurettes des champs, des poufs de fleurs des bois avec muguet, violettes ou autres fantaisies mignonnes ; puis les poufs Rambouillet, Lamballe, etc. : tout cela est destiné au chapeau-mantille.

Ensuite, il y a des cordons de fleurs et de feuillages variés de ton, avec un goût exquis.

Nous avons en nouveauté comme étoffe la popeline caméléon.

Je viens de voir le feuillage salamandre à reflets divers et chatoyants, d'un effet délicieux, qui sera en harmonie avec les nouveaux taffetas changeants.

C'est avec un grand regret que je me vois forcée de borner mes descriptions sur les nouvelles montures de fleurs de la maison Batiste et C<sup>e</sup> ; mais vraiment il le faut, car trop de choses charmantes me restent encore en mémoire.

Aussi, mes chères lectrices, pour que rien n'échappe à vos regards, faites une petite visite dans les magasins de Batiste et C<sup>e</sup>, vous y trouverez, j'en suis certaine, quelques groupes de fleurs à cueillir, fleurs dont on a toujours besoin au printemps.

De même, au magasin de la *Colonie des Indes*, il y a des foulards bien séduisants.

Tout un choix nouveau nous apparaît avec la saison nouvelle, et ces foulards sont assez souvent la reproduction de nos plus belles étoffes de soierie ; aussi on parle beaucoup de foulards à reflets changeants.

Aussitôt qu'ils apparaîtront, je vous en ferai part.

Pour nos robes d'été ou de printemps, on sera très heureuse de voir reproduits les taffetas gros grain en tissus légers et souples comme les foulards, qui réellement sont expédiés des premières fabriques situées aux Indes, et d'où les magasins que je vous recommande reçoivent toutes leurs marchandises.

Si vous désirez connaître les nouveautés printanières, mes chères lectrices, n'oubliez pas qu'il faut simplement adresser une demande d'échantillons aux magasins de la *Colonie des Indes* ; aussitôt, *franco*, elles vous seront expédiées.

Et, parmi toutes ces fraîches merveilles printanières, il est impossible que vous ne trouviez pas à être tentée, car je ne connais pas un dépôt de foulards des Indes plus riche en qualité de tissus et en nouveautés élégantes et de bon goût.

On portera bientôt à la ville chapeaux et coiffures ; oui, mes chères lectrices, de simples coif-

fures en dentelle, avec une branche de rose ou une touffe de fleurettes mignonnes et variées.

La coiffure Maintenon vient de m'être montrée.

Cela est charmant.

Figurez-vous une espèce de ruche-éventail en dentelle sur le front, et des barbes-voiles tombant sur les épaules.

Vers l'oreille, branche de fleurs.

Ensuite vient la vraie mantille espagnole avec une rose.

Ce que l'on est convenu d'appeler encore chapeau sera de forme toute petite, avec voile et barbes de blonde ou de dentelle.

On parle aussi beaucoup d'un nouveau mantelet qui, tout en servant de confection, formera coiffure par le capuchon de dentelle Chantilly, accompagné d'une touffe de fleurs, qui en fait partie; seulement, ce mantelet ne peut convenir qu'avec grande toilette portée en voiture.

Pour visite, ce mantelet est reçu.

La basquine à retroussis Pompadour, Lancret, etc., aura un grand succès.

Beaucoup seront noires.

Il s'en fera aussi de pareilles aux robes, ce qui composera une espèce de troisième jupe, dont les pous de ruban ou autre garniture devront être en satin.

Parmi les objets de première utilité pour achever la confection d'une robe, n'oublions pas le faux ourlet de Guyon, successeur de Mignot.

Ce faux ourlet se fait en toutes sortes d'étoffes, soie, coton ou laine, et par le moyen de fils métalliques, le traversant de place en place, il donne au bas des jupes un très gracieux soutien, surtout précieux pour les jupes longues et à traîne.

Pour rendre à la chevelure devenue blanche son coloris primitif, la teinture du docteur Callmann est préconisée à juste titre.

Cette teinture agit à la minute et rend instantanément brune ou blonde chevelure ou barbe. L'eau de teinture du docteur a surtout l'avantage précieux de ne donner ni névralgie ni maladie sur les yeux.

Autrefois, et même aujourd'hui encore, on avait à constater de très graves accidents de ce genre, car il en résultait des vues affaiblies et des névralgies inguérissables.

Enfin, aujourd'hui, grâce aux progrès de la science, nous n'avons aucun accident à déplorer.

L'eau du docteur Callmann est vraiment inoffensive et produit en quelques minutes son effet.

Mes chères lectrices, il me reste encore à rappeler à votre souvenir le savon d'alumine pure de la maison Faguer-Laboulée, dont M. Bonnamy est le successeur.

Outre que ce savon blanchit la peau, il lui donne un velouté ravissant, et ce qui fait sa supériorité sur tous les autres savons de toilette, c'est qu'il préserve des gerçures et fait disparaître la moindre rougeur.

Le fard d'alumine pure, préparé par Bonnamy, se trouve aussi dans la même maison.

Tout le monde connaît les inconvénients de toute espèce du fard, dont la composition de sous-nitrate de bismuth et de carbonate de plomb sont les bases nuisibles.

Le fard d'alumine pure est complètement inoffensif; il ne fait subir à la peau aucune absorption, et, en outre, il n'a à craindre aucune décomposition qui puisse altérer son éclatante blancheur.

Contre le hâle du visage, je ne vois rien de préférable au Lait antéphélique de Candès si précieux pour effacer les taches de rousseur.

Seulement, son action serait sans résultat si on ne jetait que quelques gouttes dans une trop grande quantité d'eau.

Pour que l'opération soit efficace, il faut verser du Lait antéphélique dans une soucoupe et y ajouter à peu près trois ou quatre fois autant d'eau; de cette façon, on est sûr d'obtenir des résultats sérieux, car le Lait antéphélique détruit non seulement les taches de rousseur, mais aussi le masque de grossesse.

Comme fantaisie distinguée, j'indique les médaillons d'émail noir, avec chiffre en argent ciselé; ceux de cristal de roche, avec chiffres en or ou petite abeille d'or et émeraude, se détachant sur le cristal.

Les colliers de chien, en ruban ou en velours noir à longs bouts flottants, restent en faveur.

L'Impératrice, au bal, n'a jamais que des colliers de chien, sur lesquels on coud des diamants ou d'autres pierreries, suivant sa toilette.

LOUISE DE NOGAREL.

## NAPLES

Un des étonnements de l'étranger qui visite Naples, c'est d'y trouver mêlées, ou du moins se côtoyant à chaque pas, la vie populaire et la vie élégante.

Si, lassé du bruit des fringants équipages qui encombrant la Chiaja à partir de quatre heures, vous traversez seulement cette allée de chênes verts, vous vous trouvez sur une vraie grève où des pêcheurs, moins élégants qu'on ne les représente d'ordinaire, mais bien plus pittoresques, tirent tranquillement leurs filets et radoubent leurs barques, et rien ne vous empêche de vous croire à cent lieues de la civilisation.

Si, du *Largo del Palazzo*, vous voulez gagner *Chiatamone*, au détour de la rampe qui longe l'arsenal, vous vous trouvez tout à coup transporté dans un autre monde.

Le théâtre ne manque pas de grandeur : à droite se dressent les étranges escarpements de *Pizzo Falcone*, garnis de hautes maisons à la base et au sommet ; en face, les sombres murailles du château de l'Œuf (*castello del Ovo*) ; enfin, à gauche et tout à fait au dernier plan, le cap Pausilippe et les vagues azurées du golfe.

Mais, si porté que vous soyez à la contemplation, il vous serait difficile de vous y livrer dans le milieu où vous vous trouvez. Ce quai de Santa-Lucia, malgré sa largeur, regorge, en effet, d'une population affairée, remuante, bavarde, encombrante et gesticulatrice à hébéter l'Anglais le plus flegmatique, et contre les importunités bienveillantes de laquelle il faut littéralement lutter à chaque pas.

Voulez-vous du poisson frais, des huitres, des *frutti di mare* (coquillages) ? Adressez-vous à ces comptoirs à casiers rangés tout le long du trottoir ?

Préférez-vous une tranche de pastèque à la chair rose ? Pour trois centimes, vous pouvez, selon l'expression séduisante des marchands, *manger, boire et vous laver*.

Cette fumée qui s'élève çà et là provient des pommes de pin que l'on expose sur les brasiers pour les forcer à laisser échapper leurs graines noires.

Défiez-vous de ce gamin en guenilles ; il va, si vous n'y prenez garde, vous cirer de force

Cette voiture vous écrasera volontiers pour vous engager à la prendre à la course ou à l'heure.

— Excellence, irons-nous à Nisita ou à Castellamare ? ma barque est plus rapide que la dorade, vous criera sous le nez un barcarol.

Regardez devant vous, voici un mulet chargé d'ornements de cuivre, non moins que de paniers de fruits, qui va vous heurter.

Regardez à vos pieds, de peur d'écraser cet homme qui dort ou cet enfant qui joue au milieu de la voie, ou de glisser sur ces écorces de melons, d'oranges ou de figues de Barbarie.

Surtout ne vous fâchez pas, on vous rirait au nez, et ne traitez pas ce *facchino* de faquin, car vous aurez peut être besoin de lui tout à l'heure pour interprète ou pour guide, et vous le rendrez heureux avec un carlin (42 centimes).

Ne cherchez pas surtout parmi cette foule ces fameux *lazzaroni* que les romans vous ont dépeints toujours nus et toujours couchés au soleil. Ici, comme ailleurs, les pauvres travaillent, et travaillent souvent beaucoup pour vivre.

Seulement, somme leurs besoins sont réduits à leur plus simple expression, que le soleil les vêt et les chauffe, que quelques fruits apaisent leur faim et leur soif, et que leur bonne humeur remplace tout ce qui pourrait leur manquer par ailleurs, ces gens-là sont heureux et bienveillants, et s'il leur arrive de s'exclamer devant votre beauté, Madame, ou de rire, Monsieur, de votre tournure, ils n'auront jamais, du moins, l'idée de jalouser vos bijoux ou d'insulter vos gants.

Si vous voulez pourtant répéter après comme avant votre voyage : « Voir Naples et mourir ! » ce n'est pas à la ville et à son peuple qu'il faut vous en tenir.

Allez vous loger à Portici, ou mieux encore à Margellina. Au retour de vos excursions artistiques dans les musées et les églises, au lieu de rues étroites, obscures, bruyantes et généralement empestées, vous habiterez une villa aux jardins embaumés ; vous aurez à vos pieds la mer, devant vous le Vésuve ou les îles enchantées : Nisita, Procida, Capri ; sur vos têtes le plus beau ciel du monde, et si vous n'en rapportez ni les *Moissonneurs*, ni les *Méditations*, vous vous souviendrez au moins toujours des heures passées au sein de cette nature radieuse qui rassérène l'âme en même temps qu'elle vivifie le corps.

J. K.

(Magasin pittoresque.)

## GABRIELLE

NOUVELLE

J'étais à peine âgée de dix-huit ans, lorsqu'un jeune homme nommé Edgard fut choisi par mes parents pour me donner des leçons de peinture. Cet artiste avait vingt-cinq ans, les cheveux blonds, la barbe semblable à celle du Christ, et une mise irréprochable. Sa figure paraissait sérieuse, sa démarche fière ; mais il était bon, sensible et généreux. Ajoutez à ces qualités celle d'une rare distinction, et vous comprendrez qu'une élève puisse avoir des sentiments d'inclination pour un tel maître.

Je ne négligeais rien, dans mon travail, pour le satisfaire. Toutes mes leçons, je les mettais à profit. Lorsque ce maître bienveillant s'approchait de moi, un trouble inexplicable s'emparait de mes sens. S'il me touchait la main, je tremblais, mes joues semblaient avoir pris tout le vermillon de ma palette, et mes yeux lui peignaient sans doute un sentiment secret que je cherchais vainement à lui cacher. De son côté, il redoublait d'attentions délicates. Les mots qu'il employait pour me parler le témoignaient suffisamment. Ils étaient parfois d'une douceur qui révélait sa tendresse pour moi. Mon cœur battait fortement près du sien. Il l'entendit...

A partir de cet instant, je devins comme Héloïse, l'heureuse élève, ne vivant et ne soupirant que pour son maître.

Mon père s'aperçut de ce qui se passait, et mit fin au roman, en proposant au jeune homme de m'épouser. Edgard y consentit.

Ma dot n'était pas considérable, mais mon amour était grand. J'étais fière de mon mari. Je ne l'aimais pas... je l'adorais ! Tout en lui me charmait. Il m'aurait grondée que le bruit de sa parole ne m'eût pas déplu. Sa voix ne renfermait que de doux accords.

Nous fûmes heureux pendant un an.... Oui ! pendant une année entière je me crus dans le ciel avec lui ; mais Edgard désirait des enfants ; nous n'en avions pas.

Son humeur devint sombre. Il parlait peu, fuyait ma présence ou montrait une vive impatience lorsque je cherchais à le distraire. Souvent même il lui arriva-t de ne pas répondre à mes questions, ou bien il détournait le sujet de la conversation.

Mon âme s'attrista. J'imitai la réserve d'Edgard sans savoir pourquoi. Au lieu de le ramener à moi par des soins et des caresses, je ne m'inquiétai plus de lui. Cependant je souffrais réellement au fond du cœur.

Edgard pensa peut-être que je ne l'aimais plus. Il se détacha de mes bras et en trouva d'autres tout prêts à le recevoir..... Il s'y jeta.

De cette époque datent mes peines les plus cruelles ; car je fus complètement délaissée. Edgard quitta le toit conjugal pour n'y plus revenir.

Loin de lui faire un crime de son départ, je compris, mais trop tard, hélas ! la faute que j'avais commise par ma froide réserve.

Je sus bientôt où demeurait l'infidèle. Je lui écrivis une lettre tendre... passionnée... Il n'y répondit point. Une seconde lettre lui porta mon découragement et lui retraça la misère où son abandon m'avait réduite.

Il me fit alors parvenir quelques légers secours, mais sans m'écrire un seul mot.

Son silence obstiné me mit au désespoir.

D'un autre côté, mon père, indigné de la conduite d'Edgard, voulait une réparation qui eût du retentissement ; mais je m'y opposai de toutes mes forces. La patience et la résignation furent les seules armes dont nous fîmes usage.

Cependant l'ennui qui rongait mon cœur s'étendait jusque dans la moelle de mes os. Ma torture grandissait de jour en jour, je n'avais plus de goût au travail. Les arts ne fleurissaient plus dans mon imagination. Mes pinceaux desséchèrent à côté de ma palette. Que faire ? Que devenir, quand l'existence est comme un lierre sans soutien ? J'étais ce lierre au milieu de l'abandon. Mon visage changeait à vue d'œil. Il s'amincissait comme le cercle de la lune à son déclin. Ma douleur seule ne diminuait point ; elle avait besoin par conséquent de s'épancher. Les maux d'autrui trouvèrent un écho dans mon cœur. Je les recherchai pour les soulager. Puis tout naturellement ma vocation tourna vers Dieu. Je me fis religieuse par pénitence, et dans un but d'humilité chrétienne.

Sous la robe de bure, mon cœur battit plus à l'aise ; il se croyait libre.

Déjà, dans le quartier où j'habitais, on parlait favorablement de sœur Marie.

Ce nom m'ayant été donné au baptême, je l'avais préféré à celui de Gabrielle, qui devait désormais rester dans l'oubli.

En allant visiter les pauvres, j'appris qu'Edgard était gravement malade et qu'il désirait voir une sœur de charité.

Cette nouvelle imprévue me causa une vive agitation ; mais je résolus de la vaincre.

Allons chez Edgard ! m'écriai-je. Puis tout à coup des réflexions de toute sorte vinrent m'assaillir :

S'il m'était impossible de supporter la vue de cette femme indigne qui m'a ravi l'amour d'Edgard ?

Si, me regardant avec dédain, elle osait m'insulter par ces mots :

— Edgard n'est plus votre mari.... Je n'ai pas besoin de vos services.... Sortez !

Je serais donc chassée honteusement comme la coupable, moi la femme légitime ? Oh ! non, cela n'est pas possible !

Je lui dirais alors à cette infâme créature :

— Edgard n'est pas à vous.... Il est à moi !... Son cœur m'appartient ; il me l'a donné avec sa foi devant Dieu et devant les hommes. Je viens reprendre mon bien, ma vie et mon espérance ! Je viens reconquérir mes droits et mon époux ! Défendez-vous, madame, ou je vous tue !

Ces sentiments exaltés firent bientôt place à de meilleures pensées :

Edgard est bien malade. Il est peut-être en danger de mort. Une scène violente devant lui pourrait hâter le dénouement fatal.

Je ne dois pas parler avec la voix impérative de la femme courroucée, mais avec la voix calme de l'ange consolateur. Marie était la mère des affligés. Courons au secours d'Edgard. Si je puis arriver assez à temps pour sauver ses jours, ma mission aura été dignement remplie. Le nom de Gabrielle, je saurai le taire ; quant à mes traits, j'ai l'espoir qu'ils resteront inconnus sous mon voile. Depuis deux ans, Edgard vit loin de moi, pourra-t-il soupçonner ma visite ? Non... Mais s'il me reconnaissait ?... S'il me reconnaît !... hé bien ! il m'appellera sa sœur !...

Le pas ferme et décidé, je me suis dirigée vers la demeure d'Edgard.... J'ai frappé doucement à la porte.... Mon cœur a retenti fortement.... Au bruit léger que j'avais fait entendre, on vint m'ouvrir.

Une voix douce et sympathique me dit :

— Nous vous attendions, sœur Marie, soyez la bien venue !

Je baissai la tête pour éviter de rencontrer le regard d'une femme que je ne voulais pas voir ; mais attirée malgré moi par ses bonnes paroles, je me hasardai à lever les yeux.

Quelle fut alors mon attitude ? Aucun pinceau d'artiste ne saurait la rendre. Je me borne à la retracer de mon mieux. Figurez-vous une enfant timide comparaissant devant une reine majes-

tueuse. Car la femme que je voyais me surpassait de moitié par sa stature. Sa beauté me parut si modeste et si noble, que malgré moi je l'admirai. Ses yeux bruns, ombragés par d'épais sourcils bien dessinés, m'offraient le velours de la pensée la plus douce. et son front, sur lequel se jouaient les boucles de jolis cheveux noirs, me semblait digne de porter un diadème.

En voyant le sourire affable de cette femme, son teint pâle et son cou blanc comme la neige ; en voyant son maintien qui révélait une haute distinction, ma tête s'affaissa de nouveau, mais je ne pus m'empêcher de soupirer tout bas : que cette femme est belle ! Puis je sentis un de mes genoux fléchir devant elle ; je m'inclinai respectueusement en balbutiant :

— Madame, je suis votre servante.

M'ayant fait passer devant elle, j'entrai dans l'appartement.

Elle me fit asseoir non loin de la chambre où se trouvait le malade.

— Il est là, reprit-elle à voix basse... Il repose en ce moment, et j'en suis bien satisfaite ; car la nuit pour lui a été fort mauvaise. Ce matin, il a eu une crise épouvantable. Le sang lui jaillissait par la bouche. Mon corps frémissait sous les efforts du sien. Les souffrances qu'il endurait ont déchiré mon âme et fait saigner mon cœur. Je suis femme, l'énergie que je devrais avoir m'abandonne parfois. J'appréhende l'instant suprême de la mort, et Dieu sait pourtant que je ne la crains pas pour moi. Je donnerais ma vie, tout mon sang, pour sauver Edgard !...

Ah ! que je suis heureuse, ma sœur, ajouta-t-elle en pleurant, qu'une sainte femme comme vous vienne remonter mon courage abattu. C'est Dieu qui vous envoie pour m'aider dans l'accomplissement de mes devoirs...

Au même instant, le malade se fit entendre : il appelait ma rivale près de lui... Ma rivale ! pourquoi me servir de ce mot cruel ?... Je pleurais comme elle, et je la suivis dans la chambre du malade.

Comme il demandait qu'on soulevât sa tête sur l'oreiller, elle s'empressa de satisfaire à son désir. Puis elle recueillit dans un mouchoir bien blanc les perles humides qui roulaient sur le front d'Edgard.

Pauvre malade ! il était méconnaissable. Je doutai un instant que ce fût mon mari, que cet Edgard bien-aimé fût le mien.

Toutefois je m'agenouillai près de son lit, et, donnant mon cœur à Dieu, je cachai de mon mieux les pleurs qui sillonnaient mon visage.

Ma prière achevée, je me relevai timidement.

Edgard, dont la pâleur était effrayante, me regardait attentivement sous les plis de mon voile... Il me reconnut... et me donna la main.

— Sœur Marie ! c'est grand ! c'est généreux de votre part ! que votre présence soit bénie !... Je n'attendais plus que vous pour mourir.

— Mourir ! répétai-je, le cœur navré. Oh ! non, nous serons deux pour veiller sur vos jours. Nous les préserverons du danger qui vous effraie.

— Mes jours sont comptés, soupira le malade. Ils appartiennent maintenant à Dieu... Ce soir... Berthe... Ce soir... sœur Marie... je vous ferai mes adieux.

— Ah ! l'affreuse prédiction, murmura Berthe, en se tordant les mains... Il a la fièvre, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle en guidant ma main vers celle du malade. Tâchez-lui le pouls, je vous prie. Dites-moi qu'il a la fièvre, qu'il se trompe sur la gravité de sa position. Dites-moi, vous qui connaissez les malades, dites-moi... Non, ne me dites rien !... car je ne veux rien savoir... Ah ! je suis folle de désespoir !

— Du calme ! Berthe, pour l'amour de moi... Sœur Marie, plaignez sa douleur... C'est celle d'une femme, ne la méprisez pas. Ce soir je compte sur vous !... En attendant, laissez-moi quelques instants de repos, j'ai besoin d'être seul.

Nous sortîmes en silence de la chambre d'Edgard, Berthe était plus pâle que le mourant ; mais elle paraissait vivement agitée.

Elle approcha pour moi un siège dans l'angle d'une fenêtre, puis, s'étant placée à mes genoux, elle me pria de l'écouter. C'était sa confession :

— Vous supposez sans doute que je suis la femme légitime d'Edgard ? Eh bien, non...

Il est marié légalement à une autre femme dont il m'a retracé plus d'une fois l'aimable portrait : C'est une artiste qu'il s'est plu à former, qu'il aimait à l'adoration ; et qu'un caprice bizarre, un caprice d'homme lui a fait oublier !

Le malheur a voulu qu'il me rencontrât. Ma taille élancée lui a présenté des charmes que j'offrais sans vouloir le séduire. Il s'est passionné pour moi, et me cachant qu'il n'était pas libre, il a enchaîné ses jours aux miens.

Dieu est témoin que ce n'est pas moi qui ai troublé le bonheur d'un ménage. Quand j'ai su qu'Edgard m'avait trompée, je lui ai fait des reproches.

Retournez près de celle qui a reçu votre foi, lui ai-je dit. Allez vous jeter aux genoux de votre femme, ne me rendez pas victime de sa haine ou complice de son désespoir. Lorsqu'elle saura qui je suis, elle me maudira... Et pourtant, j'ai

aimé Edgard ; je l'aime encore... Voilà mon crime !...

Berthe fondit en larmes... Je lui tendis affectueusement la main.

— Ne pleurez plus, ma sœur, la femme que vous avez offensée vous pardonnera.

— En êtes-vous certaine ? demanda Berthe.

— J'en réponds comme de moi-même !

— Vous la connaissez ? reprit-elle avec anxiété.

— Oui, lui répondis-je doucement.

— Vous me conduirez près d'elle, ajouta-t-elle, n'est-ce pas que vous m'y conduirez pour qu'elle lise le repentir et la douleur dans mes yeux ?

L'émotion gagnait mon cœur peu à peu, et j'allais me trahir en divulguant mon nom, lorsque le malade appela à son secours.

Nous courûmes vers lui.

Il voulait se mettre sur son séant. Sa tête était brûlante et son regard inquiet... Il me cherchait... Puis il m'appela faiblement :

— Sœur Marie ! Gabrielle ! où es-tu ?... Ma bien-aimée !... ma femme !

— Me voilà ! m'écriai-je en ôtant mon voile.

— Pardonne-moi... me dit-il.

— Je t'ai pardonné depuis longtemps ; lui répondis-je.

Un sourire de satisfaction effleura ses lèvres... Il me parut convulsif et froid ce sourire qui fut arrosé de deux larmes... C'était le sourire d'adieu de mon époux au moment où son âme montait vers le ciel...

Pendant qu'il rendait le dernier soupir, j'avais élevé au-dessus de sa tête la croix de mon rosaire, et je récitais tout haut le Pater noster... Berthe le répétait en français et termina la prière ainsi :

« Pardonnez-nous Seigneur, nos offenses comme nous les pardonne en ce jour celle que nous avons offensée. »

Mon attitude avait été calme et résignée. Celle de Berthe était humble et suppliante. Elle se cachait le front dans les plis de ma robe... Ce n'était plus moi qui étais effacée par sa taille imposante... J'étais debout...

Elle pleurait à mes pieds...

Il s'est passé cinq ans depuis la mort d'Edgard. Berthe a cru devoir prendre le voile que j'ai quitté.

J. POISLE DESGRANGES.

## AVIS IMPORTANT

*Les réclamations non accompagnées d'une des dernières bandes du journal seront considérées comme non avenues, cette formalité étant indispensable pour qu'il y soit fait droit.*

## L'ÉVENTAIL

Connaissez-vous, lectrices, l'histoire de ce bijou, précieux souvent, agréable toujours, que vous savez faire manœuvrer si coquettement entre vos jolis doigts; qui empêche l'atmosphère brûlante de foncer outre mesure les roses de votre teint; derrière lequel, à l'occasion, vous dissimulez un coup d'œil trop franc ou un sourire trop moqueur; qui vous sert de maintien, de confident discret, d'éloquent avocat? Non, peut-être. Eh bien! en vrai chevalier français (vieux style, pensée toujours jeune), j'ai cherché pour vous et je vous offre en hommage la monographie de l'éventail.

L'origine de ce joli meuble remonte à la plus haute antiquité; les uns l'attribuent à Kan-Si, fille d'un mandarin chinois; les autres, à la sibylle de Cumes qui, dit-on, s'abritait derrière un éventail pour rendre ses oracles, sans doute, comme vous le faites vous-même, pour déguiser le sentiment ironique que lui inspiraient ses crédules interlocuteurs. Cependant, longtemps avant le temps des sibylles, les artistes égyptiens peignaient des éventails; on en voit gravés sur les tombeaux de Thèbes. Etendards, en temps de guerre, ils servaient, pendant la paix, à rafraîchir le roi dans le temple et à éloigner les insectes des offrandes sacrées.

La mode s'en répandit de Perse en Judée et de là en Grèce, où l'on en rencontre des traces dès l'an 500 avant notre ère. Deux ailes d'oiseaux fixées latéralement sur un manche délicat, constituaient un éventail d'une fort belle apparence. L'éventail du grand-prêtre d'Isis, à l'époque où le culte de cette divinité commença à se propager en Grèce, était en forme de demi-cercle fait de plumes de diverses longueurs, peintes à l'extrémité; une femme esclave l'agitait. Euripide, dans l'une de ses tragédies, fait dire à un eunuque que, conformément à une coutume phrygienne, il s'est servi d'un éventail pour soustraire la belle Hélène aux effets de la chaleur.

A Rome, les éventails devinrent promptement populaires, et dans les diners, des esclaves, porteurs d'éventails, se tenaient derrière les convives. Divers poètes romains, Ovide, Térence, Propertius, font de fréquentes allusions à l'usage de l'éventail, et l'on peut voir, d'après les vases peints antiques, combien la mode avait pris d'extension.

Parmi les reliques de la reine Théodolinde, mariée, en 588, à Autharis, roi des Lombards, conservées dans la cathédrale de Mouza, se trouve un éventail, *flabellum*, en plumes peintes, montées sur un manche de métal émaillé.

Dans le moyen âge, les éventails étaient faits de plumes de paon ou de faisan, fixées à un seul montant en or, en argent ou en ivoire. On les trouvait dans les marchés du Levant, d'où ils s'exportaient à Venise et dans d'autres villes d'Italie.

C'est Catherine de Médicis qui les introduisit en France; l'éventail qu'elle y apporta se pliait comme celui de nos jours. Accueilli avec une faveur marquée par la cour de Henri II, il devint un objet du plus grand luxe sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Complément indispensable de la toilette d'une femme, le prix en était rarement inférieur à 350 livres. Les peintures les plus exquises, le plus soyeux papier de Chine, le taffetas de Florence le plus élégant, les gemmes de diverses couleurs, les diamants, furent employés tour-à-tour pour orner les éventails et pour en exhausser le prix. Il devint, en peu de temps, l'auxiliaire de la coquetterie la plus raffinée.

« Il y a tant de manières de se servir de ce précieux colifichet, » écrivait à une de ses amies une dame de la cour de Louis XV, « qu'on distingue, par un coup d'éventail, une princesse d'une comtesse, une marquise d'une roturière. Et puis quelles grâces donne l'éventail à une femme qui sait s'en servir à propos! Il serpente, voltige, se referme, se déploie, se lève, s'abaisse, selon les circonstances. »

Les fabricants d'éventails devinrent bientôt nombreux à Paris; ils s'organisèrent en corporations bien avant 1673, époque à laquelle une charte leur fut accordée par Louis XIV.

En Angleterre, les éventails étaient connus sous Richard II, à la fin du quatorzième siècle. Dans *Les joyeuses Commères de Windsor*, de Shakespeare, Falstaff, parlant à Pistol, y fait allusion. Un magnifique éventail garni de diamants fut présenté à la reine Elisabeth, à l'occasion de la nouvelle année.

Parmi les présents envoyés à Cortez par Mon-



tezuma se trouvaient six éventails de plumes de diverses couleurs, montés : quatre sur dix baguettes, un sur vingt baguettes et le dernier sur trente-sept baguettes, toutes incrustées d'or.

En aucun pays du monde, le coquet instrument ne prit plus tôt et plus vite droit de cité qu'en Espagne et dans les colonies hispano-américaines ; on sait que señoras et señoritas en usent et en abusent, qu'elles en ont élevé la manœuvre à la hauteur d'un art et qu'elles sont inimitables dans le jeu de l'éventail (*manejo del abanico*).

« Une dame espagnole, dit Benjamin Disraëli dans *Contarini Fleming*, dépiste avec son éventail la tactique de toute une troupe de cavaliers. Tantôt elle le déploie avec la lenteur pompeuse et la consciencieuse élégance de l'oiseau de Junon ; tantôt elle l'agite ou avec une nonchalante morbidesse, ou avec une attrayante vivacité. Tantôt l'éventail se referme avec un frémissement semblable au battement d'ailes d'un oiseau et qui vous fait tressaillir. Au milieu de votre confusion, l'éventail de Dolorès vous touche le coude ; vous vous retournez pour écouter... celui de Catilina vient vous piquer le flanc. Instrument magique ! Dans ce pays il parle une langue spéciale ; la galanterie n'a besoin que de ce délicat bijou pour exprimer ses plus subtiles conceptions ou ses plus déraisonnables exigences. Souvenons-nous cependant qu'ici l'éventail n'est pas, comme dans le Nord, uniquement l'attribut du beau sexe.

» Le caballero aussi a son éventail, et pour que vous ne puissiez considérer cette habitude comme l'indice d'une mollesse efféminée, sachez que, dans ces brûlants climats, le soldat ne monte sa faction qu'armé du rafraîchissant instrument. »

Les éventails vernis, les meilleurs et les moins coûteux, sont fabriqués par les Chinois, particulièrement à Canton, Su-chu, Nankin et Hang-chu. Ceux d'ivoire, d'os ou de plumes, sont surtout réservés pour les marchés d'Europe et d'Amérique. Les éventails dont se servent les habitants du Céleste Empire sont en bambou poli et verni, recouverts en papier. Suivant la qualité de la monture et le dessin du feuillet, le prix de ces éventails varie de 1 franc à 1 franc 50 centimes la douzaine. L'éventail de cérémonie, employé aujourd'hui en Chine et au Japon dans les grandes occasions, a exactement la même forme demi-sphérique et le même bout effilé que chez les Grecs anciens.

Au Japon, l'éventail occupe une position importante. C'est, pour ainsi dire, l'emblème national ; on le voit en toutes circonstances, parmi

toutes les classes de la société, et dans les mains des hommes, des femmes et des enfants. L'Européen soulève son chapeau en signe de politesse, le Japonais accomplit le même acte en agitant son éventail. Dans les écoles, les élèves studieux reçoivent des éventails en récompense de leur application. L'aumône faite à un mendiant se tend sur un éventail. Quand un criminel d'un rang élevé est condamné à mort, on lui annonce sa sentence en lui présentant un éventail, et sa tête tombe au moment où il s'incline en étendant les mains pour recevoir le fatal présent.

Les éventails servaient à divers usages allégoriques dans la mythologie de la Grèce. Rapprochement singulier, et qui constate les emprunts multiples que le christianisme a faits à ce que les théologiens appellent le paganisme. La coutume égyptienne consistant à porter dans le temple un éventail dans un but religieux, s'est perpétuée non-seulement dans l'église grecque, qui place un éventail entre les mains de ses diacres, mais encore dans l'Église romaine.

De nos jours, l'éventail s'arbore, en effet, à Rome, en diverses circonstances publiques, à la *fiesta di cattedra*, en particulier, où le pape est escorté par deux hommes portant chacun un éventail de plumes blanches à manche d'ivoire, mais sans l'agiter.

L'éventail du dey d'Alger a une importance historique. On sait que, le 23 avril 1828, dans un mouvement de colère, le dey frappa de son éventail M. Deval, consul de France, et refusa de faire amende honorable pour cet acte de brutalité. La conquête de l'Algérie est donc la conséquence d'un coup d'éventail. Petites causes, grands effets !

Après la Chine, la France est le pays où il se fabrique le plus d'éventails ; mais il s'en fait de fort beaux en Angleterre, à Bruxelles, à Genève, à Vienne, aux États-Unis et ailleurs.

La fabrication des éventails, en France, fournit un intéressant exemple de la division du travail : un éventail, qui se vend 75 centimes, n'a pas passé par moins de vingt procédés de main-d'œuvre différents. Paris est le centre de cette industrie ; on n'y fait cependant que le travail du feuillet et celui de la monture. Les pieds se façonnent dans une dizaine de communes du département de l'Oise. La fabrication des éventails occupe en France environ 3,000 personnes, et la vente annuelle s'en élève à environ cinq millions de francs.

A Paris, par une chaude soirée d'été de 1828, un homme a arboré pour la première fois un éventail. C'était à Feydeau, à une représentation

de *Corisandre*; d'où le nom donné à l'éventail masculin.

Quoique les éventails soient généralement employés en Espagne, en Italie, et partout où la température ou la mode en commandent l'adoption, c'est aujourd'hui, probablement dans le Nouveau-Monde, à Cuba, au Mexique, aux Indes occidentales, aux États-Unis, que l'usage en est le plus universellement répandu. Aux États-Unis, pendant les chaleurs, la multiplicité des éventails donne aux églises et aux réunions publiques un aspect des plus pittoresques. Il est très ordinaire, en Amérique, de voir l'éventail aux mains des hommes, et, dans les lieux de divertissements publics, on en fait souvent une distribution gratuite parmi les visiteurs.

Les plus beaux éventails, les plus élégants, au moins, se fabriquent en France, et le monde entier connaît les noms de Duvelleroy et d'Aubéry. Quant à mes lectrices, je croirais leur faire injure si je me hasardais à leur indiquer où elles peuvent trouver ces merveilles d'art, de richesse et de goût.

HIPPOLYTE VATTEMARE.

## LES PÊCHEURS DE LA THEISS

La Theiss (en magyar *Tisza* et en latin *Tibiscus*) est, après le Danube, le plus considérable cours d'eau de la Hongrie. Prenant sa source à la frontière de la Buskowitz, après avoir arrosé les comitats de Szathmar et de Szabolcs, elle coule tout à fait au sud, à travers la plaine centrale de la Hongrie, et va se jeter dans le Danube, entre Péterwardin et Semlin, un peu au-dessus de Belgrade.

Dans son immense parcours, la Theiss reçoit, des montagnes de la Transylvanie, le Szamos, le Koros et le Maros; de celles de la Hongrie, le Bodrog et le Hernat.

Navigable dans une partie de son cours, elle ne peut être remontée au-dessus de Szegedin. Le peu d'élévation de ses rives occasionne de perpétuels débordements, et ses eaux, en se retirant, découvrent soit des solitudes marécageuses où la bruyère seule végète, soit des dé-

serts de sables blancs, fins et mouvants, que les vents incessamment labourent.

Sur la rive gauche, les terrains sont très fertiles et fournissent à l'alimentation de tout le pays.

Mais, sur la rive droite, les parties non inondées ne présentent à l'œil du voyageur que de vastes pâturages où errent, nuit et jour et en toute saison, d'innombrables troupeaux de buffles et de chevaux, composés de douze à quinze cents têtes de bétail, sous la garde d'un seul berger au teint basané, aux énormes moustaches, à la chevelure inculte, et dont la *bunda* (manteau d'étoffe imitant la toison des bêtes à laine), l'aspect farouche et la malpropreté n'ont presque rien d'humain.

Pas un arbre, pas un accident de terrain, pas de chemin tracé, pas une habitation, dans la plaine immense, aride, interminable, dont le regard ne découvre pas les bornes, et où l'oreille ne perçoit aucun bruit tant que dure le jour. La nuit seulement, quelques cris d'oiseaux aquatiques et quelques feux de pâtres traversent le silence et percent l'obscurité.

Aux environs des villes, de misérables cabanes, bâties en terre mélangée de paille ou en briques cuites au soleil, abritent des populations en proie à la fièvre et au scorbut, que développe le voisinage des marais.

Sous un ciel bas, sale, orageux, où planent de grands oiseaux au vol sinistre; à travers une plaine sans horizon, sans végétation, où se dressent à peine quelques saules étêtés, la rivière épanche ses eaux lentes et sans transparence. L'un des pêcheurs, debout et couvert de sa *bunda*, fume sa pipe de l'air le plus indifférent du monde, et celui qui lève le filet y met si peu d'ardeur, qu'à les voir tous deux si fiers, si graves et si dramatiquement drapés, on les prendrait plutôt pour des seigneurs en quête d'une distraction, que pour de pauvres gens qui peut-être n'espèrent que de leur adresse ou du hasard le souper de leur famille.

JULES KERGOMARD.

(Magasin pittoresque.)

## THÉÂTRES

**OPÉRA.** — *Hamlet*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ambroise Thomas; débuts de M<sup>lle</sup> Nilsson. — La nouvelle partition de M. Ambroise Thomas a été l'occasion d'une véritable solennité pour notre première scène lyrique. Il s'agissait de ce drame shakespearien, si souvent traduit pour la scène française, et dont, dernièrement encore, le théâtre de la Gaîté, par les soins intelligents de M. Dumaine, nous donnait l'interprétation par M<sup>lle</sup> Judith.

Nous ne redirons pas le sujet; il est trop connu aujourd'hui du public, pour que nous croyions obligé d'y revenir; les auteurs du livret ont reproduit les principales situations, celles où le drame pouvait aider le plus puissamment à la musique, et ils ont fait une œuvre intéressante, que l'on écoute sans trop de fatigue.

Quant à la musique, elle est de M. Ambroise Thomas, et renferme toutes les qualités des œuvres antérieures du compositeur. Musique bien faite, laissant souvent à désirer sous le rapport de la force et de la mélodie, mais admirablement conçue au point de vue de l'harmonie. Cette partition n'ajoutera rien à la réputation de l'auteur, mais elle restera comme un monument de sa science, de ses études patientes, et les jeunes compositeurs y trouveront d'excellents modèles à imiter.

L'interprétation est excellente; Faure, David, Colin, etc. sont irréprochables. Mais que dire de M<sup>lle</sup> Nilsson! elle a été couverte de fleurs, rappelée par une salle enthousiaste et électrisée, et c'est à elle, sans aucun doute, que *Hamlet* devra la longue suite de représentations à laquelle il est destiné.

**OPÉRA-COMIQUE.** — *Le Premier jour de bonheur.* — Le succès de cet opéra-comique n'a fait que grandir et se consolider depuis la première représentation. C'est ce que nous avions prédit. On a annoncé le départ de Montaubry, qui quitte ce théâtre; en revanche, nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que M<sup>me</sup> Galli-Marié a renouvelé son engagement pour cinq années. C'est là une bonne opération pour le théâtre, qui aurait difficilement trouvé une plus charmante artiste.

**CHATELET.** — *Le Vengeur.* — D'intelligentes coupures ont été faites à ce drame, qui n'avait pas

reçu un accueil tout à fait favorable à la première représentation, mais, en dépit de ces sacrifices, nous doutons qu'il fournisse une longue carrière. Nous le regrettons. M. Brisebarre est un homme de talent qui a fait ses preuves, et l'œuvre qu'il a faite en collaboration avec M. Ernest Blum méritait peut-être un meilleur sort.

M. Hostein, toujours sur la brèche, prépare déjà une nouvelle exhibition. On parle de *Notre-Dame-de-Paris*.

**VAUDEVILLE.** — Reprise des *Parisiens*. — Le Desgenais des *Parisiens* est assurément le personnage le plus élevé qu'ait créé M. Barrière. Il résume toutes les aspirations généreuses, toutes les nobles colères qui bouillonnent dans le cœur de l'honnête homme forcé de vivre au sein d'une société gangrenée.

Ce type restera grand en dépit des transformations que subit le théâtre. Mais la comédie, dont il est le pivot, a paru moins vive d'allures qu'autrefois. Est-ce parce que nous sommes hébétés par les pièces d'aujourd'hui, remplies pour la plupart de niaiseries, et affichant un profond dédain pour tout ce qui a trait à la morale et à l'honneur! C'est bien possible.

Toujours est-il qu'il y a quelques lacunes dans l'agencement général de la comédie des *Parisiens*.

Le succès de cette reprise n'a cependant pas été douteux, et nous ne pouvons que joindre nos applaudissements à ceux du public.

**PORTE-SAINT-MARTIN.** — *Glenarvon* ou *les Puritains de Londres*, drame en cinq actes, par M. Félicien Mallefille. — M. Marc Fournier a peut-être péché par excès d'audace en nous donnant, du premier coup, *Glenarvon*, ce drame puritain. Nous sommes devenus si gouailleurs que nous avons fini par perdre notre foi aux choses élevées, aux sentiments grandioses, et l'héroïsme naïf de *Glenarvon* nous trouve incroyables.

Tout le monde connaît la sombre histoire de *Glenarvon*! On connaît cette mère qui se déshonore pour sauver la vie de son mari et de ses enfants, ces deux frères jaloux l'un de l'autre, ce fils qui force sa mère à épouser son amant, et qui meurt en duel après avoir tué l'infâme époux au sortir de l'autel. On sent que ce drame a été tissé par une main de fer, par un puritain de vingt ans.

Ce qui manque à *Glenarvon*, ce n'est pas la puissance d'effet; ce n'est pas ce pathétique superficiel qui ressort fortuitement du choc des hommes et des choses, des combinaisons d'événements funestes; ce qui manque à l'œuvre de M. Mallefille, c'est le pathétique de la nature humaine, la reproduction vivante de la société où s'agitent, sous l'étreinte du drame

les hommes qui mènent les événements et les événements qui mènent les hommes.

Dans la longue pièce de M. Mallefille écrite d'une main robuste, de beaux éclats de style rompent de temps en temps la monotonie des pages sans couleurs et sans image. M. Mallefille doit être le premier à rire de cette œuvre hâtive et précoce de sa jeunesse. Le sceptique d'aujourd'hui n'a-t-il rien à reprocher au puritain d'autrefois ?

Les acteurs de la Porte-Saint-Martin perdaient pied le plus souvent, l'autre soir, dans ces rôles dramatiques dont ils sont désaccoutumés. Ils se sentaient mal à l'aise et dépaysés sur ces planches que naguère faisait craquer le roi Drelindindin, et sur lesquelles bondissait toute une avalanche d'odalisques.

En somme, M. Marc Fournier mérite les encouragements de la critique; mais il ne méritait pas encore un succès, et il ne l'a pas eu. Qu'il persévère, et il aura tout le monde avec lui.

**THÉÂTRE-DÉJAZET.** — *Le Kean de Faverne*, par M. de Jallais.

Toujours M. de Jallais. Soit. Cet auteur dramatique est sans cesse à la piste des succès retentissants pour en faire immédiatement la parodie. Le triomphe que Frédéric-Lemaître obtient chaque soir a tenté la critique, et la parodie est née. On ne raconte pas ces sortes de pièces, on s'y amuse, et c'est tout ce que l'on peut demander. M. de Jallais a donc atteint son but.

**CIRQUE - NAPOLÉON.** — Le gymnasiarque Avolo attire tous les soirs la foule au Cirque. Ce bel athlète a, dit-on, des succès moins bruyants que ceux de son devancier Léotard. Tant mieux pour Avolo, ses triomphes de l'arène seront plus durables.

J'ai revu les exercices de ce gracieux gymnaste, et les ai applaudis, comme tout le monde, avec enthousiasme. Le public trouve qu'il y a encore assez de danger pour le jeune sauteur, et il l'en apprécie d'autant.

PIERRE ZACCONE.

## ALBUM DE LA TRAVAILLEUSE

### TRAVAUX DE FANTAISIE

La fleur n° 1 se monte en grappe, ainsi que l'indique le dessin; elle imite la forme des glaïeuls. On pourra l'exécuter de toutes les nuances de cette dernière fleur, telles que rose ou rouge et violet, le tout de différents tons; saumon, blanc, etc. Les jaspures qui se trouvent sur les pétales du bas peuvent être variées à l'infini sur le blanc; sur les autres couleurs; on les fera de nuance plus claire et de nuance plus foncée que le pétale, mais toujours dans la même couleur.

Voici comment se fait le cœur de ces fleurs.

Prenez un bout de cannetille verte, long de 8 cent., faites un crochet à l'extrémité, en l'aplatissant bien près de la tige; puis enroulez ce crochet et cette tige avec de la laine vert moyen; cet enroulement sert à maintenir les étamines, que vous posez une par une pendant un espace d'un centimètre environ, et assez rapprochées pour qu'il en tienne une dizaine dans cet espace; elles doivent être placées en ligne droite sur la tige les unes au-dessus des autres; la première doit sortir du bout de la tige, et, ainsi que toutes les autres, dépasser cette tige d'environ 2 cent.

Lorsque ces étamines sont posées, continuez l'enroulement de laine verte en pelotant plusieurs tours les uns sur les autres, de manière à produire un petit renflement en forme de quenouille, d'une longueur de 7 millimètres. Continuez l'enroulement sur la tige, mais en ne mettant que juste ce qu'il faut pour recouvrir cette dernière. Pour ce travail, vous avez dû vous servir d'un brin de laine dédoublée, c'est-à-dire d'un des cinq brins composant la laine de Saxe cinq fils.

Vous ferez les pétales en vous reportant aux explications données en mai dernier pour le perce-neige; vous les consoliderez de la même manière.

Pour chacune de nos fleurs, il faudra trois pétales ayant 3 cent. de haut, 1 et demi de large puis un quatrième ayant 3 cent. et demi sur 2. Tous seront un peu pointus à chaque extrémité, et le dernier sera brodé.

Je suppose que nous fassions notre fleur en rose vif, la broderie se composera de trois points

lancés en laine rose clair, et de quatre en laine rose rouge.

Ces points seront placés en éventail depuis le fond du pétale jusqu'à la seconde rangée du bord; les deux couleurs de points seront alternées; on rapprochera assez ces derniers pour qu'ils se touchent; un point rose clair formera le milieu; ces trois derniers iront seuls se réunir à la naissance du pétale, les points rouges s'arrêtant un peu avant.

On rassemble ces pétales les uns aux autres, au moyen d'un petit surjet fait avec un bout de laine dédoublée; il doit être aussi peu visible que possible.

Ce surjet partira de la moitié du pétale pour aller jusqu'à l'extrémité du bas.

Avant de fermer tout à fait ce calice, on y enfile la tige en courbant un peu le cœur, de manière qu'il s'incline sur le pétale brodé, dont on abaissera autant que possible l'extrémité.

Il ne reste plus qu'à achever la fermeture du calice, en l'arrêtant par quelques points sur la tige, immédiatement au-dessous du renflement en quenouille.

On exécutera cinq ou six fleurs pareilles; puis, on les montera sur une tige, en les espaçant et les plaçant bien les unes au-dessus des autres, comme indique le n° 1.

Le dessin n° 2, qui est extrêmement simple et facile à exécuter, formera de jolies couvertures, soit pour grand lit, soit pour berceau. On la fera en laine, et toujours de deux couleurs, dont l'une sera le blanc ou le noir.

Pour que ce travail soit moins embarrassant, on pourra l'exécuter par bandes assez larges, de manière qu'il y ait le moins de coutures possible; ces bandes seront ensuite rapprochées les unes des autres au moyen de surjets faits en laine pareille au travail.

Le fond de la couverture sera en laine bleue ou rose, avec broderie en laine blanche, ou bien avec les dispositions inversés.

Sur une couverture jaune, on fera la broderie en laine noire.

Ce modèle sera encore d'un très joli effet si on l'exécute en laine blanche, avec chaque ligne de broderie d'une nuance différente, en couleurs algériennes: ainsi, la première ligne sera bleu bluet; la seconde ponceau; la troisième jaune or; la quatrième violette; la cinquième, verte; puis la sixième pareille à la première, et ainsi de suite.

La couverture se fera en laine de Saxe 5 fils, et avec des aiguilles en buis assez fines; du reste, l'aspect du dessin indique la grosseur que doivent avoir les mailles.

Montez un nombre de mailles divisible par 4.

1<sup>er</sup> tour. — 1 nulle, 1 dim.; X — 2 augm., 2 dim., — X; terminez par 1 aug., 1 à l'endroit.

2<sup>e</sup> tour. — X, 1 à l'envers. 1 à l'end. (ces 2 m. doivent être prises sur les 2 aug. du dernier tour), 2 à l'envers, X.

3<sup>e</sup> tour. — A l'endroit.

4<sup>e</sup> tour, — A l'envers.

Reprenez du premier tour.

Lorsque le tricot sera achevé, on rassemblera les bandes et l'on brodera en mettant la laine à double, et se servant d'une grosse aiguille à tapisserie, cette broderie consiste en une sorte de point de chausson, que l'on comprendra parfaitement en regardant le dessin n° 2.

On l'exécutera en travaillant de bas en haut.

La dentelle n° 3 est spécialement destinée à garnir toute espèce d'objets pour ameublement; elle forme une sorte de frange, qui est du meilleur effet.

Elle se fait ainsi :

Montez un nombre de ch. suivant la longueur de la dentelle que vous voulez faire.

1<sup>er</sup> tour. — Tout en barr. ou tout en m. d., selon que l'on veut donner plus ou moins de hauteur au pied de la dentelle.

2<sup>e</sup> tour. — 1 m. d. sur une m. du tour précédent, X — 3 ch., 1 picot, 2 ch., 1 picot, 4 ch., 1 picot, 2 ch., 1 picot, 2 ch., 1 m. prise sur le haut de la dernière m. d. que l'on a faite sur la rangée précédente; 6 m. d., en plaçant la première dans la m. à côté de celle dont il vient d'être question; retournez à X.

3<sup>e</sup> tour. — 1 m. s. sur la deuxième des 4 ch. du tour précédent, 6 ch. — 12 fois 1 picot, 2 ch. — 1 picot, 1 ch., 1 m. s. prise sur la cinquième des six dernières ch. que l'on a faites, 3 ch.; reprenez du commencement du tout.

#### LA TRAVAILLEUSE.

### RECETTES DIVERSES

Nous allons donner quelques conseils pour les arrangements d'intérieur, que nécessite toujours un départ pour la campagne, ou simplement un changement de saison. Toutes les recettes suivantes aideront pour l'une ou l'autre de ces circonstances.

*Savon propre à détacher.* — On prend 250 gr. de savon de Marseilles, un quart de cuillerée de sel blanc et trois jaunes d'œufs.

On mélange le tout, puis on ajoute une certaine quantité de fiel de bœuf, de manière à obtenir une espèce de pâte qui, exposée à l'air, prend la consistance indispensable; puis on la divise en pains que l'on place dans un endroit bien sec. — Il suffit, pour employer ce savon, de jeter quelques gouttes d'eau sur la tache qu'on veut faire disparaître, ayant soin de la frotter avec du savon à l'endroit et à l'envers; on lave bien, et la tache disparaît à tout jamais.

*Pour nettoyer les collets de velours et les parements d'habits,* frottez-les avec un morceau de linge enduit d'huile, de beurre, ou de préférence d'ammoniaque liquide, puis passez bien à l'essence de térébenthine ou de citron.

Si l'on emploie la première, on fera disparaître l'odeur par le moyen qui suit :

*Manière d'ôter l'odeur de l'essence de térébenthine.* — Soumettez l'objet sur lequel vous avez employé l'essence à la vapeur de l'eau.

Les broderies d'or des vêtements d'uniforme seront ravivées de la manière suivante :

*Nettoyage des broderies d'or et d'argent.* — On fait chauffer, dans un vase de terre bien propre, de la mie de pain rassis, puis on l'émiette toute chaude sur la broderie, et l'on frotte avec le plat de la main; on laisse les mies de pain sur l'ouvrage, on recouvre le tout. Après complet refroidissement, on bat la broderie à l'envers; elle doit avoir alors repris tout son brillant.

*Moyen infallible d'enlever les taches de rouille sur le linge.* — On fera une très faible solution de protochlorure d'étain, on trempera le linge taché dans la solution et la tache disparaîtra aussitôt, on lave ensuite avec une bonne quantité d'eau.

*Nettoyage des gants de peaux.* — On mêle 200 grammes de lait avec 1 gramme de carbonate de soude; on fait un tampon de flanelle, on l'imbibe de ce mélange et l'on frotte les gants tendus sur les mains ou, à défaut des mains, sur des baguettes. On essuie ensuite avec une flanelle bien sèche.

*Nettoyage des tapis.* — On bat bien le tapis, on enlève les taches d'encre avec du jus d'oseille,

on le lave ensuite à l'eau fraîche et on le bat encore, afin de faire sortir l'eau du tissu; on le fait sécher, après quoi on le frotte avec de la mie de pain; on le met à l'air un jour ou deux.

On nettoie aussi les tapis en les frottant avec une brosse imbibée de fiel de bœuf, dans lequel on a mis un peu de sable fin, puis on rince dans plusieurs eaux, on bat pour faire sortir l'eau et l'on fait sécher à l'ombre.

*Entretien des objets de zinc.* — On met 10 gr. d'acide azotique dans 60 gr. d'eau, et on lave les objets de zinc dans ce mélange; le lendemain on rince à l'eau pure.

*Entretien des couteaux à lame d'acier.* — Si les lames sont grasses, il faut les tremper dans l'eau chaude, mais ayant soin de les essuyer immédiatement; on les passe ensuite sur une peau de buffle saupoudrée d'un rouge préparé pour l'acier, mais avant cela on a légèrement humidifié la lame avec de l'eau.

Avec du blanc d'Espagne délayé dans l'esprit-de-vin et une brosse étroite, on frotte les viroles.

Les manches d'ivoire se nettoient avec un linge doux et de l'eau tiède.

*Procédé très simple pour faire couper les instruments tranchants.* — On prend 100 gr. d'eau, on y met 9 gr. d'acide chlorhydrique, on laisse tremper dans ce mélange, pendant une demi-heure, les instruments à repasser; après les avoir fait sécher quelques heures, on les passe sur la pierre à rasoirs.

Cette opération, par laquelle on obtient les meilleurs effets, n'altère en rien la qualité des instruments.

Voici, maintenant, quelques bonnes recettes d'office :

*L'ail en bouteille.* — On met, dans un litre de vin blanc, six belles gousses d'ail piquées chacune avec un clou de girofle, on y joint deux feuilles de laurier et un morceau de sucre, on fait cuire en ayant soin de bien écumer, jusqu'à ce qu'il y ait réduction de moitié. On filtre alors avec un entonnoir au fond duquel on place du coton, afin que le liquide ne passe que goutte à goutte. Cette liqueur se conserve dans une bouteille bien bouchée. On en mettra une petite quantité dans les sauces et dans les vinaigrettes, ce qui leur donnera un bon goût sans qu'on devine celui d'ail.

*OEufs à la neige.* — On bat en neige très fer-

me six blancs d'œufs dans lesquels on met du sucre en poudre et de la vanille, on fait chauffer un bol de lait sucré et parfumé, et, quand ce lait est bouillant, on y met une cuillerée de neige, lorsque la neige monte à la surface, on la retourne avec une écumoire, on la laisse remonter encore, ensuite on la met sur un plat; quand tous les œufs sont cuits de cette façon, on passe le lait pour enlever les petits morceaux de blanc qui pourraient y rester. On délaie alors les jaunes, on lie légèrement sur un feu doux, et l'on verse cette sauce sur les œufs cuits.

L. T.

### PATRON DÉCOUPÉ DE GRANDEUR NATURELLE

PLANCHE 872

Petit cafetan sans manches, et croisant de biais, tel que le représente la petite fille de sept ans, en costume nankin, 7<sup>e</sup> figurine du groupe d'enfants.

Ce petit modèle, en réalité très simple, présente souvent des difficultés d'exécution, à cause de la coupe particulière de chacun des devants.

Pour nous rendre plus compréhensible, nous avons coupé les deux devants séparément, et la moitié du dos; puis la manche de la robe.

Ainsi que l'indique le dessin, le devant de gauche croise du haut sur celui de droite; il est abattu du bas, c'est-à-dire à la jupe, à partir de la ceinture, en sorte que, dans cette partie, il n'a pas la largeur d'une jupe ordinaire, et que la jupe de droite doit y suppléer.

Le devant de droite, plus étroit que celui de gauche, dans sa partie du haut, plus large que celui de gauche dans sa partie du bas ou de jupe, présente donc une coupe toute contraire. Le croisement qui s'opère est ordinairement de la largeur de la bande, qui est garnie d'application de velours et laine rouge.

Le modèle est cintré à la taille, tant dans le milieu du dos qu'aux côtés et devant; cependant il n'ajuste pas, et il fournit des fronces qui se forment un peu d'elles-mêmes en mettant la ceinture.

La ceinture est une bande droite dont nous n'avons pas jugé nécessaire de donner le patron; mais, comme il se pourrait que quelques-unes de nos lectrices désirent faire ce modèle avec manches, nous avons ajouté celle-ci, bien qu'elle dépende plutôt de la robe. Cette manche est coudée et présente, en ligne pointillée, la coupe du dessous.

THIRIFOCC.

### PLANCHE 872

*Costumes d'enfants.* — 1. Toilette de fillette de huit à dix ans. Robe de popeline gris clair, ornée de boutons de taffetas gris devant et sur les côtés. Corsage décolleté, carré, orné de trois biais de taffetas. Manches courtes. Ceinture en popeline pareille, attachée devant par un nœud de taffetas. A la ceinture tient une grande basque, qui se boutonne toute droite, et décrit au milieu de la jupe, devant et derrière, une grande pointe. Cela simule la basquine. Des biais de taffetas ornent le tour des basques. Corsage de mousseline blanche, à plis plats en dessous du corsage décolleté. Toquet de paille grise, avec aile d'ibis au-dessus du front. Velours rouge passé autour des cheveux tressés et retombant derrière. Bas blancs. Bottines en popeline grise.

2. Toilette de première communiant. Robe de mousseline blanche à haut ourlet, avec cinq plis au-dessus. Tablier festonné tout autour, ornant la robe devant. Ceinture de taffetas blanc, soutenant de côté un nœud de taffetas blanc. Sous le nœud sort cousus des pans de ceinture en mousseline festonnée. Corsage de mousseline blanche, orné de trois plis dessinant des bretelles. Manches bouillonnées depuis le haut jusqu'en bas. Petit bonnet de tulle illusion, avec ruche de tulle pareil. Nœud de taffetas sur le front. Voile de mousseline blanche. Bas à jours. Souliers de gros grain blanc.

3. Toilette de petite fille de deux à cinq ans. Robe de nansouk blanc, ornée de trois plis et d'un petit volant au plumetis. Semis de fleurs brodées au-dessus des trois plis. Corsage décolleté, carré, brodé autour. Guimpe de mousseline à plis en dessous. Nœuds de taffetas rose sur les épaules. Ceinture de taffetas rose. Petites bottines de satin français havane.

4. Costume de petit garçon de trois à cinq ans. Pantalon de cachemire bleu de ciel, ne descendant pas plus bas que le genou, orné de galon de soie blanche, boutonné de côté et soutaché en soie blanche. Veste de cachemire, arrondie devant, faisant un peu la pointe dans le dos et toute soutachée en soie blanche. Col de toile fine, rabattu. Bas blancs. Bottes de chevreau noir.

5. Toilette de fillette de sept à dix ans. Robe de mohair paille, décorée au-dessus de l'ourlet de pattes de velours noir lisérées de soutache rouge. Redingote en mohair, boutonnée de côté, ornée de velours noir cousu en biais et liséré de soutache rouge. Un chevron de velours noir relève légèrement la redingote sur le côté. Ceinture ornée de biais de velours noir posés en travers. Coiffure Marguerite. Les cheveux sont divisés en deux derrière la tête et forment deux tresses. Col et manches de toile fine. Bas blancs. Bottes de chevreau couleur cuir.

6. Costume de garçon de deux à quatre ans. Blouse russe de cachemire gris poussière, formant des plis plats depuis le cou. Cette blouse se boutonne de côté. Des velours groseille ornent de chaque côté la fente de la blouse. Ceinture lisérée de velours groseille, avec chou pour la fermer. Petites manches droites, parées dans le bas de velours. Guimpe en dessous, avec col en toile et manches à poignets de toile.

7. Costume franc-tireur pour garçon de six à dix ans. Pantalon de drap léger Bismark arrêté au genou et bouffant un peu, boutons et ornements de velours noir de côté. Blouse de drap léger garnie devant de boutons et de velours noir. Ceinture de ve-

lours noir avec petite aumônière de côté. Col de toile piquée. Chapeau franc-tireur en feutre gris à bords relevés, orné de plumes de coq. Bas blancs. Bottes de chevreau noir.

8. Costume de garçon de quatre à sept ans. Costume de diagonale bleu de France. Jupe écossaise à plis égaux revenant les uns sur les autres. Choux de taffetas bleu disposés d'un seul côté de la jupe avec petite broche d'argent au milieu. Gilet montant boutonné de losange d'argent. Veste à petites basques sur les côtés, faisant poches, losanges d'argent des deux côtés de la veste. Toque de feutre bleu de France, à bords relevés tout autour avec aile blanche. Bottes de chevreau noir. Pantalon bouffant en diagonale, en dessous de la jupe et arrêté au-dessus du genou.

Ces jolis costumes d'enfants ont été choisis dans le magasin du *Chérubin*, 46, rue Caumartin.

#### DESCRIPTION DES BRODERIES

1. Parure, point de feston, genre guipure.
2. Bonnet d'enfant, plumetis.
3. Mouchoir, application tulle.
4. Suite et fin d'un alphabet.
5. Entre-deux, plumetis riche pour jupon.
6. Entre-deux, point russe, et galons pour jupons.
7. Entre-deux soutaché pour pantalons.
8. Fond du bonnet d'enfant.

#### CORRESPONDANTS

Pour Lyon : chez M<sup>me</sup> PHILIPPE BAUDIER, au Bureau central, rue Gasparin, 29.

Pour la Belgique et la Hollande :

M. BOUSQUET DE TOURTOUR, grande place, n° 28. (Entrée particulière, rue des Harengs, n° 20, à Bruxelles.)

Pour toute l'Angleterre :

A Londres, chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Davies street, Berqueley square.

Correspondants pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie :

Aux directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Pour la Toscane et les Etats Romains :

M. Joseph KIERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel d'York, n° 4663, premier étage, à Florence.

On peut s'abonner aussi à tous les bureaux de messageries et chez tous les libraires.

## LA FRANCE ÉLÉGANTE

ET

### LE MONITEUR DES MODES DES DAMES ET DE L'ENFANCE

SE PUBLIE EN DEUX ÉDITIONS

#### L'ÉDITION MENSUELLE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 12 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 24 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 patrons découpés de grandeur naturelle, de robes ou confections.

#### Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

#### L'ÉDITION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

- 1° 24 numéros grand in-8°, format de luxe,
- 2° 36 gravures de modes coloriées,
- 3° 12 planches de broderies et travaux,
- 4° 24 patrons découpés de grandeur naturelle de robes ou confections,
- 5° Plusieurs morceaux de musique inédite pour chant et piano,
- 6° Et une multitude de fantaisies en tapisserie, crochet, tricot, etc.

#### Prix d'abonnement :

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

*Etranger, selon les destinations.*





lours noir avec petite aumônière de côté. Col de toile piquée. Chapeau franc-tireur relevés, orné de plumes de chevreau noir.

8. Costume de garçon de tume de diagonale bleu de Fr plis égaux revenant les uns s taffetas bleu disposés d'un s petite broche d'argent au mil tonné de losange d'argent. sur les côtés, faisant poche deux côtés de la veste. To France, à bords relevés tout che. Bottes de chevreau noir diagonale, en dessous de la du genou.

Ces jolis costumes d'enfant magasin du *Chérubin*, 16, r

**DESCRIPTION DE**

1. Parure, point de feston
2. Bonnet d'enfant, plum
3. Mouchoir, application
4. Suite et fin d'un alpha
5. Entre-deux, plumetis
6. Entre-deux, point rus
7. Entre-deux soutaché
8. Fond du bonnet d'enfa

**LA**

**LE MONTE**

**L'ÉDITION**

PARAISANT LE 15 DE

- 1° 12 numéros grand i
- 2° 24 gravures de mod
- 3° 12 patrons découpé robes ou confec

**Prix d'abonnement :**

Un an : Paris, 10 fr. ; Départements, 12 fr. ; six mois : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr.

**CORRESPONDANTS**

chez M<sup>me</sup> PHILIPPE BAUDIER, au rue Gasparin, 29.  
que et la Hollande :  
DE TOURTOUR, grande place, particulière, rue des Harengs, les.)  
Angleterre :  
chez M. Edouard CARRIÈRE, 57, Da- queley square.  
nts pour l'Autriche, l'Allemagne, Russie :  
urs des postes de Cologne et de russe).  
cane et les Etats Romains :  
IERNERK, rue Cerretoni, près l'hôtel 3, premier étage, à Florence.  
bonner aussi à tous les bureaux de t chez tous les libraires.

**GANTE**

**ET DE L'ENFANCE**

**ÉDITION BI-MENSUELLE**

1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS, PUBLIE :

éros grand in-8°, format de luxe, ures de modes colorées, ches de broderies et travaux, ons découpés de grandeur naturelle de s ou confections, leurs morceaux de musique inédite pour at et piano, me multitude de fantaisies en tapisserie, chet, tricot, etc.

**Prix d'abonnement :**

Un an : Paris, 15 fr. ; Départements, 18 fr. ; six mois : Paris, 8 fr. ; Départements, 10 fr.

*Etranger, selon les destinations.*

Paris. — Imprimerie Dubuisson et C<sup>e</sup>, 5, rue Coq-Héron,

